

LA NAPPE DU PIQUE-NIQUE RÉTINIEN RESSEMBLE À UNE BÂCHE

Dans la forêt de Mont-Soleil, l'exposition Format laisse douze artistes s'emparer du bois et trafiquer ses couleurs à tort ou à raison. Pour une ronde formelle, énigmatique et profonde.
Par Alexandre Caldara, journaliste et poète

Et si tout existait déjà... Les sapins, le centre de méditation, le dénivelé, les chemins de terre, les corps paysans, la possibilité du silence, l'animalité sous-jacente. Qu'ajouter de filtres, de couleurs, de saturations, de montages, à la majesté du paysage tout de chlorophylle?

Une autre respiration venue des secrets de l'enfance? Pas des petits cailloux «petit poucet», mais bien des pommes ci et là pour dire quelque chose de plus grave. Les camps de réfugiés, les non-dits chez Maciej Czepiel qui retrouve avec soin son prénom et saute la barrière à côté du vaste pré des chevaux sauvages, ça se juxtapose, ça galope. A quand, à camp? Il faut parfois se contorsionner, passer sous le fil électrique qui protège le territoire bovin pour approcher de l'image, de la scène. Celle de Thomas Annaheim Lambert, qui représente le corps nu dans la nature à même la branche, l'enchevêtrement et qui renvoie à une première phrase. Celle de Samuel Beckett dans «Premier Amour»: «J'associe, à tort ou à raison...»

Et si tout pouvait se réinventer, se brouiller, par un pique-nique visuel pour la pupille dans une promenade de plus de deux heures où l'on doute de la profusion et de l'effacement. Un polaroid périmé contamine l'image et l'artiste Léonie Rose Marion suggère des mouvements géologiques antiques pour dire pudiquement la disparition des glaciers. Elle documente par l'abstraction et nous, on voit autre chose, des aliments qui fermentent. Elle reste dans sa bulle et on perçoit un bulbe. Quand elle découvre l'œuvre en grand format hors de l'atelier, là exposée dans le pré, elle la sent se propager autrement. Avec elle, on regarde l'espace blanc entre les échafaudages, les interstices. Et s'ils deviennent mécaniques, engrenages flous et filous, ce sera la faute de Fabian Boschung, artiste réparateur de Kawasaki GPZ 900 R à ses heures. L'objectif de son téléphone portable recouvert d'une fine pellicule d'huile dérange les rouages fluides de la mécanique. «Même quand on devient sérieux un moment dans la concentration du travail, on nous prend pour des comiques», explique Fabian Boschung le sourire en coin.

Swann Thommen, demiurge ludique d'une exposition ou plutôt d'une traversée d'images en plein air, nous emmène à travers le regard de douze artistes dans le bois préservé et sauvage. Il partage un bout d'Eden à Mont-Soleil où parfois quelques autochtones passent en voiture comme pour compléter le puzzle d'images. Cette troisième édition de Format propose toujours des impressionnants tirages photographiques tendus sur bâche et présentés sur une structure métallique d'échafaudage dont le mage curateur aime à l'obsession, la répétition, le squelette de tube en séries. Dans une autre forme d'engrenage plus cérébral et avançant à travers masques, Christelle Boulé questionne l'alliage métallique, elle l'écrit ainsi: «L'échafaudage devient alors métaphore: support instable, en perpétuelle mutation, il relève les strates de nos façades intérieures, les fragilités comme leur puissance.»

L'itinéraire commence par une roulotte d'accueil qui permet de se désaltérer, de feuilleter des livres, d'entrer en matière. A peine le temps d'en sortir qu'on se cogne à des centrales nucléaires polluantes d'Allemagne mais avec des fumées arc-en-ciel. Olivier Lovey parle d'abord de trichromie comme de tricot, la trichromie cette technique qui permet histori-

quement de produire les premières images couleurs. Seulement ensuite, il amène le point de vue massif critique qu'il cherche sur des usines à La Chaux-de-Fonds et qu'il trouve finalement dans la loi atomique. Cette première image rentre en collision directe avec la vision ready made d'une ferme d'où s'échappe une gigantesque pale d'éolienne. Un vent surréaliste.

Parfois le simulacre stimule. Delphine Burtin montre une montagne artificielle construite pour un cinéma monnaie de singe qui pour elle renvoie aux boules à neige. Et nous, cet artifice nous permet de regarder vraiment, comme un tableau, ces murs de pierres d'artisanat et d'équilibre précaire qui resteront là. L'exposition devenue simple souvenir.

L'accrochage questionne par ses choix, la sélection d'une seule œuvre parmi un labyrinthe d'images, comme chez Romain Mader souvent modèle de son art, ici ombrageux ou absent. Au premier regard tout semble froid, pourtant des dents tombent dans un rêve et une matière pourtant figée tremble gélifiée. Etreinte, monument ordinaire, écriture codée, nous poursuivons encore hors du bois de retour à la roulotte. Format n'agit pas simplement sur la rétine, mais sur le corps du randonneur devenu planche à images, surface de projections.

Promenons-nous dans les bois pendant que l'échafaudage y est jusqu'au cinq octobre et laissons nos impressions renaître en jachère, peuchère.

«Mon idée fut que pour m'approcher de la pelote de signes enchevêtrés mais souvent divergents formés par la géographie et l'histoire par les paysages et les gens, le plus simple était d'aller voir sur place, autrement dit de revisiter le pays.»

«Le dépaysement»
Jean-Christophe Bailly